

## PERMANENCE DE LA PEINTURE DE STYLE GOTHIQUE FRANÇAIS EN CATALOGNE ET LANGUEDOC, DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Des travaux de restauration récemment entrepris par le Service des Monuments Historiques dans l'église paroissiale de Camélas, ont permis de retrouver une importante décoration murale datant de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et qui était dissimulée derrière des retables de bois peints ou sculptés.

Camélas est un petit village plus qu'à demi ruiné, bâti sur les contreforts du Canigou, à une vingtaine de kilomètres de Perpignan. L'évolution économique moderne, qui a provoqué l'abandon des cultures dans cette zone de collines sèches au bénéfice des champs irrigués de la vallée de la Têt, est responsable de l'abandon du village et du départ des habitants vers la plaine.

L'église paroissiale, sous le vocable de saint Fructueux, possède un très ancien chevet constitué par une abside carrée cantonnée de deux petites absidioles et une nef unique, couverte en charpente, à laquelle on accède par une porte romane en marbre, dépourvue de sculptures, mais toute dorée par le soleil. Le vaisseau unique a remplacé une ancienne disposition à trois nefs et, au moment où l'on réalisait la transformation de l'espace intérieur, c'est à dire vraisemblablement au XIV<sup>e</sup> siècle, on éleva, en avant de l'ancien chevet, un grand mur pour clôturer la vaste salle vers l'est. Ce nouveau chevet reçut la décoration qui fera l'objet de cette étude.

On continua par la suite à agrandir l'église par la construction de chapelles latérales qui reçurent une décoration de retables ; l'un d'eux, en l'honneur de sainte Agnès et datant vraisemblablement de 1399, est l'œuvre d'un artiste perpignonais, jusqu'à présent inconnu, mais dont des œuvres existent dans des collections privées françaises et américaines ; l'autre, dédié à saint Nicolas, est une production du Maître du Roussillon, non encore publiée.

En 1644, les consuls et les riches paysans de Camélas commandèrent au sculpteur catalan Llätzer Tremulles, originaire de Vilafranca del Penedès, un retable de saint Fructueux, destiné au maître autel de l'église et qui fut placé devant l'ancienne décoration peinte du chevet. On installa en outre, de part et d'autre, les deux retables gothiques de saint Nicolas et de sainte Agnès. On rechargea de mortier de chaux toute la partie du mur encore visible entre les retables et au-dessus d'eux, et on peignit à fresque un décor de pinacles et de fenêtres dans le goût gothique. Plus récemment encore cet ornement en trompe-l'œil fut dissimulé sous un badigeon de chaux.

Les trois retables du chevet ayant été déposés pour être restaurés, on trouva donc sur le mur, et à leur emplacement, les peintures du XIV<sup>e</sup> siècle. Celles-ci retracent les principales scènes de la vie du Christ au-dessus d'une bande de fausses tentures qui emprisonnent dans leur chute une succession de blasons identiques —de gueules à bande d'or—, cantonnés de feuilles de chêne.

Du premier registre il subsiste un personnage debout devant une chaire, mais les gouttières du toit ont fait de tels dégâts qu'il est impossible d'identifier le sujet représenté. On conserve du second registre le Massacre des Innocents et la Fuite en Égypte, également dans un très mauvais état de conservation. Le troisième registre est plus complet ; à la suite de personnages indéterminés, on aperçoit la trahison de Judas et saint Pierre coupant l'oreille du serviteur du gran-prêtre, puis le reniement de saint Pierre —le coq chante dans une baie ouverte au-dessus de la servante— et Jésus conduit devant Caïphe.

Au registre inférieur se suivent d'autres scènes de la Passion : Jésus comparait devant Pilate qui se lave les mains ; il monte au Calvaire en portant sa croix, cependant qu'un soldat sonne de la trompette et qu'un autre personnage semble le saisir pour le frapper ; la Crucifixion comprend, outre saint Jean et la Vierge, le soldat porteur de la lance et un autre spectateur ; on distingue encore la lune au-dessus du bras horizontal de la croix, mais le soleil n'apparaît plus.

Les diverses scènes historiées sont séparées par des bandes verticales et horizontales, de couleur blanche, décorées d'un rinceau de feuillage bleu noir ou rouge brique.

Les soldats du Massacre des Innocents fournissent quelques renseignements sur le costume militaire de l'époque : ils portent un capuchon de mailles sur lequel est posé un casque conique ; le corps est couvert d'une tunique très courte serrée à la taille ; les armes sont des lances et de très longues épées.

Ces peintures révèlent un métier souvent pauvre, ignorant les propor-

tions exactes, mais le style en est vivant et animé car il est soutenu par un dessin alerte et sans repentirs. La technique est celle de la détrempe, avec un très petit nombre de couleurs : le gris tirant sur le vert ou le bleu, le jaune, le rose et l'ocre rouge. Le tout est traité en couleurs plates, sur un fond uniforme. Les visages, très parents, sont caractérisés par un long nez droit ou bourgeonnant, avec des narines largement dilatées qui paraissent vouloir dévorer une partie des joues, des yeux grand ouverts, à la paupière inférieure lourde, et une bouche petite, marquée par deux ou trois traits ; les oreilles sont toujours dissimulées par les cheveux longs.

On retrouve donc les caractères du style gothique tel qu'il apparut au début du XIV<sup>e</sup> siècle en Catalogne, mais avec un fort accent populaire et provincial. Une inscription, situé au bas de la première scène du quatrième registre, bien que fragmentaire, ne laisse aucun doute en ce qui concerne la date ; on peut lire, en effet, en lettres gothiques :

..... FECIT PINGERE ISTUD CAPUT  
... [M<sup>o</sup>] CCC<sup>o</sup> OCTAGESIMO (sic) ORATE PRO EO.

Nous nous consolerons d'ignorer le nom du mécène qui a commandé ces peintures, puisque nous trouvons l'occasion de nous féliciter du hasard qui en a conservé la date.

Un petit panneau appartenant à une collection particulière à Perpignan, et provenant d'une église du Roussillon, confirme cette survivance du style gothique français dans la peinture de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une représentation de saint Etienne et de saint Roch sur un fond monochrome semé d'étoiles. Le sol est couvert de carreaux au dessin géométrique. Les traits des visages s'apparentent étroitement à ceux de Camélas. La présence de saint Roch, à elle seule, suffirait indiquer la date tardive de cette peinture. Le revers du panneau porte sur un fond aux couleurs catalans, les outils de la confrérie des paysans : l'araire, la houe et la faucille ; l'écu catalan réapparaît au centre de la composition.

Le Roussillon n'est pas le seul pays catalan où le style gothique français se soit conservé. Joan Ainaud a attiré mon attention sur une peinture murale de Vinaixa (Tarragone), représentant un prêtre agenouillé devant un saint évêque, avec une inscription bien révélatrice : « An Loreng Mico, prevere, en lan. M.<sup>o</sup>CCC<sup>o</sup>.LXX ».

Le même phénomène de survie de ce style s'observe également en Languedoc. Il existe au musée de Saint-Just de Narbonne une châsse provenant

de l'abbaye bénédictine de Caunes.<sup>1</sup> C'est un coffre en bois de forme rectangulaire dont les deux faces étroites se terminent en un pignon qui sert d'appui à un couvercle à deux rampants. Les bandes d'encadrement sont ornées d'étoiles blanches alternant avec des points rouges ou de séries d'ovales entrelacés avec un point rouge au centre.

Les deux faces principales portent, sous des arcades en tiers-point de couleurs blanches, les images de quatre martyrs dont les reliques existaient à Caunes dès 982 : saint Amans, saint Luce, saint Alexandre et saint Audalde. Ces figures, qui se détachent sur des fonds alternativement rouges et verts, se ressemblent beaucoup. Pas plus qu'à Camélas l'artiste n'a cherché à conférer à leur visage un caractère particulier ou même une expression ; les poses sont raides, les couleurs des vêtements : le bleu, le jaune, le rouge et le brun sont rapprochées uniquement pour atteindre un effet harmonieux.

Les faces latérales montrent les patrons de l'église de Caunes, saint Pierre et saint Paul, ainsi qu'une inscription :

LAN M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> XCI

qui rejoint les deux dates précédentes : 1370 à Vinaixa, 1380 à Camélas. Celle de la châsse de Caunes est confirmée par les armoiries qui ornent le couvercle et dont les unes appartiennent au monastère ; deux croix d'argent en sautoir sur fond de gueules, cependant que les autres : d'argent à un château de sable crénelé et percé de fenêtres, sont les armes parlantes de l'abbé Jean de Castelpers qui gouverna le monastère de 1380 à 1409.

Les caractères stylistiques sont toujours ceux que présentait le gothique français un siècle auparavant : des figures impersonnelles se succèdent dans un décor architectural, sur des fonds de couleur uniforme ; les plis des vêtements dessinent des arabesques élégantes et les couleurs vives créent une riche symphonie. Pas plus qu'il ne cherche à individualiser les figures, l'artiste ne songe à leur conférer une consistance spatiale : les couleurs plates ne visent qu'à un effet décoratif.

L'existence des œuvres datées de Narbonne, Camélas et Vinaixa, conduit à reviser certaines opinions communément admises sur la signification et le destin du style gothique français en Catalogne et Languedoc. Loin d'avoir été supplanté d'emblée par le style italien lorsque ce dernier apparut dans ces

1. GERMAIN SICARD, *La châsse gothique des saints martyrs de Caunes*, « Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne », XVI (1924), 110-123.

contrées, vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, il survécut, au contraire, jusqu'à la fin du siècle. Parallèlement à l'art officiel de la cour et des riches églises qui empruntait ses techniques et ses modèles à Sienne et à d'autres centres italiens, il continua à fournir, durant un demi-siècle, la décoration des églises de la campagne et de certains monastères. Cette fidélité du peuple à son égard ne se comprendrait pas s'il ne s'était enraciné dans nos provinces méridionales beaucoup plus fortement qu'on ne le pense d'ordinaire, jusqu'au point d'acquiescer une véritable saveur folklorique.

MARCEL DURLIAT

Lycée de Perpignan.